

MILLE ANS APRES...

1987-1987 : Mille ans ont passé depuis qu'un événement de première grandeur s'est déroulé dans la ville de Noyon.

La dynastie carolingienne n'avait plus de descendant direct qui puisse prendre la succession de son dernier roi, Louis V, décédé le 22 mai 987 dans un accident de chasse près de Senlis. Les grands du royaume, évêques, abbés, seigneurs, rassemblés en hâte, vont recourir à une véritable révolution : incités par l'archevêque de Reims, ils proclament roi de France, le duc de France, connu plus tard sous le nom d'Hugues Capet.

Pour légitimer cette élection précipitée, on va s'empresse de la marquer du sceau divin - vox populi, vox Dei - c'est-à-dire qu'on va sacrifier le nouvel élu. Il fallait procéder à cette cérémonie dans un lieu qui ne serait pas très loin de Senlis et dont le choix serait justifié par un précédent : n'est-ce pas à Noyon que Charlemagne avait reçu la couronne royale deux siècles plus tôt ? Et c'est ainsi que « la France est née à Noyon le 3 juillet 987 », dans cette petite cité picarde encore corsetée dans son antique muraille gallo-romaine, dans cette cathédrale fraîchement reconstruite à la suite de sa destruction par les envahisseurs normands. C'est de Noyon que la nouvelle dynastie des Capétiens a pris le départ pour donner à la France son unité et son prestige de grande nation pendant des siècles.

Les Noyonnais doivent tous se sentir concernés et se préparer à une célébration exceptionnelle en 1987 de cet événement unique dont leur ville ne doit pas hésiter à tirer un des motifs essentiels de sa gloire et de sa fierté légitimes.

L'HISTOIRE DE NOYON RACONTÉE PAR LE NOM DE SES RUES

Avant de quitter la rue Pasteur, avec regrets parce qu'elle recèle encore maints détails de l'histoire de Noyon, ayons une pensée pour le premier vicaire de la paroisse de Noyon qui exerça cette fonction entre les deux guerres, l'abbé YVANNE. Il habitait dans l'ancienne maison vicariale qui existe toujours dans cette rue, ainsi qu'il a été dit dans la précédente chronique. Ce vicaire zélé a laissé un souvenir intense dans le cœur des Noyonnais. Il était le petit-fils d'un de ces Cosaques qui, en 1814, avaient occupé la ville. On le désignait par son prénom alors que son patronyme était Biloosoc. Ses parents étaient morts à Noyon, sa mère en 1904, son père en 1912. Lui-même vécut de 1862 à 1940. Nous aurons l'occasion dans quelques mois de conter les péripéties des Cosaques de Noyon.

Rue Bouvier

Reprenant notre promenade dans la rue de Paris, nous arrivons bientôt à la rue qui relie le boulevard Charmolue à la rue de Paris.

C'est une voie de formation récente qui porte le nom d'une famille noyonnaise, mais plus spécialement celui de Pierre Bouvier. Né à Noyon le 6 août 1867, celui-ci avait été commissaire-priseur à Pithiviers, sans doute parce que la charge de Noyon, était alors tenue par Monsieur Gustave Régnier qui la conservera jusqu'en 1920. Pierre Bouvier possédait une maison rue de Paris derrière laquelle il avait acquis les terrains qui rejoignaient le boulevard et la rue Pasteur et sur lesquels il avait fait édifier une importante maison.

Pour accéder directement à celle-ci, il négocia avec la Ville la création d'une rue en cédant une bande de terrain ainsi que sa maison de la rue de Paris. Et c'est là, au 4 rue Bouvier que Pierre Bouvier vécut sa retraite dans un véritable musée qu'il avait installé avec soin au goût de l'époque. Son père avait épousé une jeune fille née à Senlis en 1847, Marie-Augustine Gibert qui mourut à Noyon à l'âge de 88 ans à son domicile, 31 boulevard Carnot. La femme de Pierre Bouvier mourut à Noyon en 1955, alors que lui-même commissaire-priseur retraité, était décédé depuis 15 ans. Il fut in-

humé en janvier 1940 dans cette tombe qu'on ne peut ne pas remarquer : sorte de rocher formé de grès agglutinés qui se trouve dans l'allée de l'entrée du cimetière de la rue de Lille. La mère et le fils étaient membres de la Société Archéologique et Historique de Noyon, très assidus aux séances. Le Président de la Société annonçant son décès en 1935 définit ainsi la mère, Madame Bouvier-Gibert : « notre vénérée doyenne ».

Et dans l'éloge qui fut fait de Pierre Bouvier en 1940, il était dit qu'il avait fait la guerre de 1914-18 comme Capitaine et qu'il était Chevalier de la Légion d'honneur.

Rue de la Boissière

La rue de la Boissière est mentionnée depuis le moyen âge. Elle doit son nom à une famille de l'aristocratie féodale qui y possédait un manoir sis le long du rempart (actuel Boulevard Carnot) et voisin du terrain des arbalétriers. De cette famille l'histoire a surtout conservé le nom des illustres personnages ecclésiastiques qu'elle donna au diocèse de Noyon : chanoines des chapitres de Noyon et de Saint-Quentin - doyens, archidiacre, trésorier - mais surtout deux évêques : Vermond de la Boissière de 1250 à 1272, Florent de la Boissière de 1315 à 1317 (+ 1331), l'oncle et le neveu. La rue commémora l'oncle pour son long et fécond épiscopat, le neveu pour avoir donné sa propriété à l'évêché.

Il est opportun de dire ici que, jusqu'en 1789, l'évêque de Noyon fut un des principaux personnages du royaume : en sa qualité de pair de France, il était un des six prélats qui aidaient et soutenaient le Roi au cours du sacre ; il y portait le ceinturon et le baudrier ; il faisait partie du conseil de conscience du Roi et était membre du Parlement. En sa qualité de comte de Noyon, l'évêque détenait tous les pouvoirs, aussi bien temporels de la part du Roi, que spirituels de la part du Pape.

Néanmoins Vermond accéda à l'épiscopat de Noyon à une période où les pouvoirs de l'évêque étaient mal supportés aussi bien par le corps des bourgeois mus par le maire et les jurés, que par le corps des chanoines des divers doyennés. D'ailleurs ces derniers se sont toujours chamaillés avec l'évêque. Il fallut l'intervention royale et les décisions du parlement en faveur de l'évêque pour mettre un terme à ces querelles. Pour un temps !

Dès lors Vermond affermit l'autorité épiscopale, il fut le premier à recevoir le titre de « Monseigneur » ; mais aussi il fut un excellent gestionnaire de son diocèse où il accrut le nombre de paroisses pour répondre au progrès religieux. C'est sous son épiscopat que la communauté des Béguines de Noyon fut instituée en 1258.

Il exerça son pouvoir législatif et réglementaire en donnant de nouveaux règlements aux différents chapitres de chanoines et à la léproserie de Noyon. Il s'appliqua à soulager les malades et malheureux de l'Hôtel-Dieu où il lui arriva de rencontrer le roi Saint-Louis. C'est également sous son épiscopat qu'est citée pour la première fois l'hôpital de la Gésine dans l'intérêt des femmes en couches, ancêtre de nos maternités ; ce qui a fait penser qu'il en fut le créateur. Après avoir combattu, évangélisé, gouverné ce peuple rebelle et remuant de Picards au moyen-âge pendant 22 ans, Vermond mourut en 1272 et fut inhumé dans le chœur de la cathédrale.

Le neveu, Florent de la Boissière fut un évêque de transition : il était chanoine de Noyon depuis 56 ans lorsqu'il fut placé sur le trône de Saint-Médard par ses collègues. Bien avant d'être évêque, il avait procédé à des opérations mobilières en acquérant des propriétés, en particulier, un manoir et un terroir à Gruny, au nord de Roye, dont il fera ensuite un domaine important. Il est intéressant d'apprendre que Florent donna plus tard au chapitre de Noyon l'ensemble de ses propriétés de Gruny et de trouver là une origine lointaine au nom de la rue de Gruny.

Paisible, Florent accorda aux chanoines avantages et privilèges qui devinrent des sources de querelles aux époques suivantes.

C'est en ce temps-là que les templiers furent supprimés (1311) et remplacés à Noyon par les frères hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Il résida à Paris en qualité de président de la Cour des Comptes. Décédé en 1331, il fut enterré à son tour dans le chœur de la cathédrale de Noyon, côté de l'Évangile et on couvrit le sol de sa sépulture d'une lame de cuivre où étaient gravés son portrait en ornements épiscopaux accompagné d'une élogieuse épitaphe.

Grâce à la reproduction des plaques funéraires dans l'Épigraphie d'Ernest Laurain, nous possédons les portraits et les armoiries de

ces deux lointains prélats.

La rue de la Boissière fut dénommée rue de l'Égalité par la Révolution française — Est-il incongru de rappeler que les anciens l'appelaient « rue des Immortels », parce que nul n'y mourait, les pauvres n'ayant que la ressource d'aller mourir à l'hôpital ! (à suivre)

Jean Goumard
